

**Mandalian**

**UN CHIEN  
DE MA CHIENNE**

Roman



Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication, et la SODEC pour son appui financier en vertu du Programme d'aide aux entreprises du livre et de l'édition spécialisée.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Gouvernement du Québec – Programme de crédits d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Illustration de la couverture : Caro Caron

Conception graphique de la couverture : Marc-Antoine Rousseau

Composition typographique : Nicolas Calvé

Révision linguistique : Annie Goulet

Correction d'épreuves : Marie Markovic

© Mandalian et Coups de tête, 2009

Dépôt légal – 1<sup>er</sup> trimestre 2009

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN 978-2-923603-13-1

Diffusion au Canada : Diffusion Dimedia

Diffusion en Europe : Le Seuil

Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Tous droits réservés

Imprimé au Canada sur les presses de Transcontinental Métrolitho

*I was happy once, but I'm alright now.*

Jann Arden



DANS TROIS.

Au fond du lit, drap gris de coton qui a vécu, informe masse de tissu avec un pied tortueux qui en sort. Un pied velu, corné, rugueux, tête de tortue irradiée qui repose sur la toile du matelas défoncé. Pas de tête.

À quelques centimètres, distancée du tas chiffonné, lovée sur le plâtre rouge bœuf, quêtant quelque fraîcheur à même le mur, une bête nue. Son bassin pressé sur la paroi, sa main, son avant-bras, le bout du sein gauche également, à plat sur la cloison verticale. La tête, méduse noire tressée en boudins effilochés, repose sous le deuxième avant-bras. Pas de visage.

Difficile de croire. Toujours difficile d'imaginer ces deux corps, recroquevillés à cet instant dans leur solitude propre, embrasés plus tôt dans la nuit, glissant, luisant, gémissant sourdement l'un sur l'autre. Cabale

d'imprécations animales. Terminée. Retour aux petits gestes du sommeil, bêtes vivantes au repos, indifférentes. Respiration, déglutition, humidification.

Brise. Par la fenêtre grande ouverte, aux moustiquaires défoncées, cadre écaillé, un souffle tiédasse se fraie un chemin jusqu'aux dormeurs. Mouvement. Réponse motrice inconsciente des membres provoquée par la stimulation sensorielle.

Dans deux.

Comme un chien qui veille, le cartilage de l'oreille, présenté au plafond, s'est imperceptiblement déplacé. La mouche modifie sa trajectoire au-dessus de la bête nue. Deux étages plus bas, cliquetis de métal répercuté dans la ruelle. Son rebondissant à l'intérieur du rectangle de tôle, entré direct comme une balle dans la chambre. Simultanéité. Le globe glisse sous la paupière. Résonance de gong pour un murmure de chat. Les muscles sont en éveil. Tension immobile. La bête nue épie. Dormait-elle seulement vraiment. De nouveau le son. Différent. Plus net ? Mensonge des sens.

Dans un.

Elle s'est retournée. Sans contact avec le tissu du drap, pas de bruit. Pour l'œil, la toison, noire, hirsute, crépue, qui mange l'intérieur des cuisses. Pour la langue, la goutte qui descend capricieusement du repli supérieur de l'aisselle vers le mamelon, auréole brunâtre s'étalant pratiquement sur toute la surface du sein jusqu'à toucher le sternum. Pour la narine, le parfum lourd montant de la toison, des aisselles. Capiteux parfum qui attise l'instinct.

Le visage. Fermé. Englouti dans l'écoute. La main glisse sur le lit poisseux, rejoint le coin supérieur du matelas. Puis revient, suspendue au-dessus du ventre strié d'ecchymoses. Muscles de l'abdomen bandés, cuisses luisantes bien écartillées comme une chienne prête à accoucher dans la moiteur du matin. Cou tendu, veines offertes au sacrifice. L'air à peine déplacé, derrière le cadre de la porte. Le souffle pressenti.

Zéro.

Polaroïd sanglant, instantané mortel. Il est apparu dans l'embrasement, le Serpent glissant dans l'ombre. Volé en morceaux. La bête a crié en déchargeant, à peine rajusté son tir plus bas pour atteindre le tronc lorsqu'il s'est engagé dans le cadre de la porte. A touché la carotide par hasard. Jet coloré. Le claquement des coups résonne encore, secoue l'aube prolétaire, vole sur la tôle des bâtiments avoisinants. *Good morning America*. L'homme-serpent est mort. Ce n'est d'ailleurs pas un homme. L'enfance refoule vers son visage. Serein dans la mare de son sang noir. La Bête approche son gibier, promène la main sur un mollet encore tressaillant. Ramasse une douille. Encore une journée de gagnée.

Le corps étendu sur le lit, sous le drap, n'a pas bronché. Normal, son cervelet est collé au mur. Elle tire sur sa robe de coton fleuri retenue par le pied cornu. Cherche ses bottes. Elle est partie, en laissant derrière elle un tableau d'une inquiétante sérénité.



## PREMIER AMOUR

SUIS SORTI griller ma dernière cigarette. Ouvert la porte d'urgence au fond d'un couloir crasse éclairé au néon rouge. Ai laissé ma botte dans l'embrasure. En soufflant la fumée, tête renversée, l'ai aperçue. Pas son visage tout de suite. Ses longues jambes nues d'abord, à l'étage du dessus, et à chaque marche de l'escalier colimaçon, sa chatte noire sous les volants d'une robe d'été jaune. Une fille qui descend l'escalier de secours à sept heures du mat' sans petite culotte éveille toujours ma curiosité. Elle ne m'a pas adressé de regard. Je bloquais les dernières marches. Elle a fixé des yeux mes jambes comme si elle envisageait de sauter, puis s'est redressée. Comme un chat qui tend l'oreille.

Quelques secondes plus tard, le reflet d'un gyrophare bleu et rouge dans la vitre lourdement grillagée du sous-sol, à l'orée de la ruelle. Les flics. Quoi

d'autre, une descente de flics. Manquait plus que ça pour éterniser ma fin de nuit.

Elle s'est aplatie contre moi et s'est faufilee à l'intérieur en écrasant d'une lourde botte à cap d'acier mon pied qui retenait la porte. Son odeur de musc m'a chaviré. L'ai suivie. Soupirant.

On a eu le temps d'entrer dans la salle. Vaste local désaffecté d'une manufacture abandonnée dont les murs suintaient l'humidité des danseurs. La musique achevait d'hypnotiser la cinquantaine de marathoniens éparpillés au centre de l'espace. Des corps gisaient un peu partout sur le parcours, extatiques, hilares, languissants ou simplement crevés. Elle semblait dans son élément. J'aurais pourtant juré ne pas l'avoir vue de la soirée. Une fille comme ça. Je l'aurais remarquée. Sa robe jaune sans doute. Sa tignasse. Non, plus que ça. Sa démarche forte, masculine, qui dément l'enrobage féminin. Du muscle, de l'avidité, de la détermination. Une danseuse sûrement. Une fille de cirque peut-être. Une bête assurément. Une érection se pointait lorsqu'ils ont commencé à s'infiltrer par la porte avant.

Elle s'est arrêtée sec. Au milieu de la piste de danse, en même temps que l'assourdissante techno. Un murmure de protestation s'est propagé dans l'assistance. Au moment où un flic prenait possession du micro aux tables du DJ, elle a discrètement pris ma main. L'a guidée lentement sous sa jupe directement sur la peau de sa fesse. Lovée contre moi, remuant du bassin, elle m'a fourré la langue au fond de la gorge. Je ne me pose plus de questions sur les motivations

femelles passé une certaine heure. J'ai répondu. Léché le lézard rouge qui grimpait dans son cou.

N'eût été de la main qui tapotait en insistant sur mon épaule, nous serions passés aux choses sérieuses, là-bas dans le couloir. Mais la jeune femme, fraîchement arrivée du monde réel, qui sentait le café et le réveil athlétique, bien repassée avec sa matraque et ses cheveux blonds lissés, nous a interrompus.

Ils ont séparé au mieux de leur connaissance les femmes des hommes et ont procédé à une fouille corporelle après un questionnaire se résumant à notre identité. Pour la plupart sans papiers, l'attente sous les néons s'est éternisée. Les cellulaires fonctionnaient à plein régime. Pour rien. Juste attendre que ça passe, quoi d'autre. Je la cherchais des yeux mais le groupe des filles était trop compact.

Un mouvement chez les policiers une heure et demie plus tard. Un supérieur hiérarchique qui donne quelques ordres de l'embrasure de la porte. Ils nous ont laissés partir, comme ça, sans explication. Sans complication. Mis à part un ou deux types identifiés pour quelque autre délit. En sortant, j'ai remarqué des agents de la force et de l'ordre qui montaient à l'étage par les escaliers de service au pas de course. L'attention semblait s'être déplacée vers un autre point chaud du bâtiment. Un accident peut-être. Un fêtard aventureux, des drogués surchauffés. Qui sait.

Heureux de retrouver mon vélo au coin de la rue déserte. En attachant ma veste, je devisageais les

groupes bigarrés qui sortaient en se protégeant les yeux de la lumière crue du matin. Pas de trace de ma flamme.

Trop tard pour la héler, au coin de la rue déjà, cent pieds plus loin, la robe jaune a flotté comme pour me narguer. Elle marchait en retrait d'un groupe bruyant au tracé zigzaguant. On aurait pu croire qu'elle les accompagnait. Mais sa démarche assurée de chat de ruelle la trahissait. Elle squattait leur sillage pour donner le change, rien de plus. Ils ont intercepté un taxi trôlant à basse vitesse. Elle s'est engouffrée à leur suite dans la voiture et a disparu. Elle, ses jambes nues, sa robe jaune, son corps athlétique et sa chatte sauvageonne. Sans réfléchir, j'ai suivi. Sans réfléchir. Premier amour.